



Un aventurier de génie : Cavelier de La Salle

Jean Bruchési, M.S.R.C.

Numéro 9, 1944

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1080193ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1080193ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bruchési, J. (1944). Un aventurier de génie : Cavelier de La Salle. *Les Cahiers des Dix*, (9), 71–82. <https://doi.org/10.7202/1080193ar>

Un aventurier de génie :

Cavelier de La Salle

Par JEAN BRUCHÉSI, M.S.R.C.

Cavelier de La Salle n'est pas, tant s'en faut, la figure la plus attachante de notre histoire. Un Champlain, un Maisonneuve, une Marie de l'Incarnation ou une Marguerite Bourgeoys, un Brébeuf, un Marquette ou un Monseigneur de Laval, un d'Iberville ou un Montcalm répondent mieux et plus aisément à l'idée que l'opinion populaire moyenne se fait d'un saint ou d'un héros. Et pourtant, disons-le tout de suite, nos annales ne nous offrent pas de figure plus tourmentée que celle du Rouennais, ni de vie plus étonnante, plus marquée de tragique, plus constamment empreinte d'héroïsme que celle de l'explorateur de la Louisiane, ni de plus bel exemple de ténacité intrépide. Sur le plan des valeurs humaines, La Salle a sans doute, chez nous, des rivaux et des égaux; mais aucun, sauf, peut-être, Pierre Le Moyne d'Iberville, ne le dépasse, quelles qu'aient pu être ses fautes ou ses déficiences. Bien plus, par sa vigueur morale, par l'ampleur et la justesse de ses vues, par ses succès comme par ses revers, et par sa mort, il est au premier rang des hommes valeureux qui, de l'époque des grandes découvertes à nos jours, ont labouré les mers et les continents pour remplir, sur la carte du monde, les vides de l'inconnu. M. André Chevrillon n'était pas loin de la vérité lorsqu'il résumait par ces mots l'éloge de son compatriote: « Aucun n'a mieux montré ce que peut l'énergie française ».

(1) Il y eut trois siècles, le 21 novembre 1943, que Robert Cavelier de la Salle naquit à Rouen. C'est pour célébrer cet anniversaire que la Société Historique de Montréal consacra sa séance du 24 novembre à la mémoire du grand explorateur. Les pages qui suivent sont, à peu de chose près, le texte présenté ce soir-là par notre collaborateur.

Les témoignages que La Salle a reçus, de son vivant comme après sa mort, dans son pays d'origine comme dans sa patrie d'adoption, sont du reste à sa mesure; ils s'accordent au rythme impétueux de sa carrière et ils empruntent à sa vie ce que cette dernière a eu de mouvementé, d'épique et de mystérieux à certaines heures. Ceux qui ont tenté de fixer ses traits, de dégager le sens de ses entreprises, d'interpréter ses mobiles, d'expliquer ses attitudes ont fait de lui tantôt le héros le plus pur, pareil à un héros d'Homère, tantôt le plus vulgaire des aventuriers, le plus cupide des trafiquants. Sa fin tragique, couronnant une vie extraordinairement agitée, n'a pas mis fin aux controverses et polémiques dont il fut l'objet dès le jour qu'il mit le pied en Nouvelle-France. Apologistes et détracteurs ont épousé les querelles qui divisaient, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, partisans des Jésuites et fidèles du comte de Frontenac. Sans compter que le mystère dont s'entouraient, du vivant même de Robert Cavalier, quelques-uns des faits marquants de sa carrière, ne s'est pas dissipé tout de suite après sa mort. Dans un sens ou dans un autre, les contradictions et les erreurs se sont plus ou moins perpétuées; la lumière n'est venue que peu à peu; aujourd'hui encore elle n'est pas faite sur tous les points.

Si étonnant que cela puisse paraître, dans le cas d'un homme de cette envergure, dont les faits et gestes avaient défrayé la chronique de l'époque, qui avait su inspirer une amitié aussi ferme que celle de Frontenac ou de Tonty, et des haines tenaces couronnées par l'assassinat, La Salle est resté longtemps ignoré ou méconnu. De Charlevoix au Père de Rochemonteix et à Benjamin Sulte, en passant par Gabriel Gravier et Francis Parkman, il n'est pas un historien qui nous ait donné le portrait définitif de l'explorateur, par parti pris souvent, mais aussi parce que les archives ont été bien lentes à révéler leurs secrets. C'est ainsi que six volumes de manuscrits précieux, colligés, après plus de trente ans de recherches, par Pierre Margry, directeur des Archives au ministère français de la Marine et des Colonies, n'ont paru qu'en 1878 — postérieurement à la première édition du livre de

Parkman, *La Salle and the discovery of the Great West* — et ce grâce à une souscription du Congrès de Washington. Depuis cette date, à venir jusqu'à 1935, les archives de la Compagnie de Jésus se sont ouvertes à leur tour, mettant à la disposition des chercheurs des lettres de La Salle encore ignorées. L'historien qui semble avoir dissipé le plus d'ombres autour de la personne et de la vie de Robert Cavelier, est du reste un Jésuite américain, le Père Jean Delanglez. Son *Calendar of La Salle's Travels* est sans conteste l'instrument de travail indispensable pour quiconque veut se retrouver au milieu des contradictions qui divisent les biographes du célèbre explorateur. Par la lumière nouvelle qu'il projette, sinon sur l'homme du moins sur ses faits et gestes, cet ouvrage annonce peut-être la biographie définitive dont la publication comblera une sérieuse lacune, qui restituera le héros dans sa chair, dans son coeur, dans sa violence et son humanité, comme Jacques Kessel l'a écrit récemment à propos du chevalier de l'air, Jean Mermoz. En attendant, il convient de le reconnaître, ce sont les historiens américains qui, à la suite de Parkman, ont rendu à Cavelier de La Salle le plus fervent et le plus juste hommage.

Fils d'un riche mercier de Rouen, neveu d'un autre qui fut l'un des Cent Associés, Robert Cavelier naquit l'année même où Pierre Corneille, alors âgé de trente-sept ans, donnait *Polyeucte* à la France du Grand Siècle. Nous ne savons à peu près rien de son enfance, sinon qu'il étudia chez les Jésuites de la ville. Il n'avait pas quinze ans lorsqu'il entra chez ceux de Paris, plus ou moins contre son gré, semble-t-il; et c'est là qu'en octobre 1660, Maître Robert-Ignace Cavelier prononçait ses premiers voeux. Sept ans encore, sept ans de rébellion plus ou moins ouverte contre la discipline rigide, sept ans d'efforts pour dompter une nature exubérante, pour briser une volonté de fer, pour guérir des « infirmités morales » dont le secret n'est pas connu, et le jeune religieux, qui vient de perdre son père, rompt à jamais avec la Compagnie de Jésus. Il n'a peut-être pas été, au témoignage de ses premiers maîtres, un modèle d'application et de travail, bien qu'il eût montré des aptitudes remarquables pour les sciences physiques et les

mathématiques. Mais déjà, impatient, ambitieux, ayant la soif des aventures, dévoré par le besoin d'action et de mouvement, il a posé des gestes qui trahissent son audace et sa ténacité. Lorsqu'il a pris la résolution de quitter la France pour les pays lointains, c'est au Général des Jésuites qu'il en fait part et qu'il demande d'être affecté aux missions de Chine. Rebuté, il revient à la charge. Il veut aller au Portugal; ses supérieurs l'envoient à Alençon, à Tours ou à La Flèche. Mais il insiste, il argumente, il plaide; et, finalement, une lettre paternelle, venue de Rome, le libère de ses vœux, en février 1667.

Sans perdre de temps, sans redouter, quoi qu'en pense le bavard Récollet Hennepin, le sort tragique réservé, paraît-il, à ceux qui quittent la Compagnie, sans s'arrêter en tout cas à l'idée que les Jésuites pourraient désormais être pour lui d'irréductibles et opiniâtres adversaires, Robert Cavelier passe en Nouvelle-France. Que sait-il de cette colonie éloignée qui commence à peine de prendre forme, vers laquelle nombre d'âmes mystiques et généreuses se sont déjà senties attirées? Comme bien d'autres, il a lu les premières *Relations*. Mais, avant tout, il a un frère chez les Sulpiciens de Ville-Marie: son frère Jean qui sera son premier protecteur et le compagnon de sa dernière aventure. C'est grâce à lui, n'en doutons pas, que Robert put rapidement obtenir, à l'un des endroits le plus exposés de l'île de Montréal, face au saut Saint-Louis, le domaine alors appelé Côte Saint-Sulpice et baptisé plus tard, par dérision ou par déception, du nom de petite Chine, puis de Lachine.

La perspective d'un danger permanent n'était pas de nature à effrayer le nouveau seigneur qui entreprit sans retard, comme il s'y était engagé, d'exploiter sa concession. Mais le jeune homme de vingt-quatre ans à peine, qui n'avait pas accepté de vivre entre les quatre murs d'une classe, qui avait ambitionné de parcourir le pays de Cathay, n'était pas davantage enclin à mener l'existence d'un colon, fût-ce celle d'un colon de Ville-Marie. Dans son esprit, le rêve confus, qui troublait Maître *Ignace*, et que l'ancien scolastique avait en partie dévoilé au Général des Jésuites, se dessine maintenant avec plus de pré-

cision. Puisque la route de Chine lui a été fermée du côté de l'est, pourquoi ne chercherait-il pas celle qui doit y mener par l'ouest? Les Sauvages passent nombreux devant sa porte; souvent il les invite à entrer, les retient pendant des semaines et des mois, les presse de questions. Et ses hôtes, qui ont parcouru des milles et des milles pour porter leurs pelleteries aux blancs, lui parlent d'une belle rivière qui, de l'autre côté des « mers douces », va quelque part se jeter dans une autre rivière beaucoup plus longue, tellement longue que personne n'a encore pu aller jusqu'au bout. Quel est ce fleuve, quelles régions arrose-t-il, où se jette-t-il à son tour? Ne serait-ce pas dans la mer Verte qu'il suffirait alors de franchir pour atteindre la Tartarie? Comment savoir à moins d'y aller, à moins de traverser les Grands Lacs que Louis Jolliet est en train d'explorer, et de reprendre la route déjà suivie par Jean Nicolet? Celle-là ou une autre; sans compter que les occasions ne manqueront pas de se procurer en abondance et à peu de frais les peaux de castor tant convoitées.

La décision de Robert Cavalier est vite prise; il vend son fief et s'en va vivre à Ville-Marie. Pas pour longtemps, car, au début de juillet 1669, en compagnie de Dollier de Casson et de Bréhan de Galinée, le voilà parti dans la direction des pays d'En-haut. Mais si les Sulpiciens ont entrepris le périlleux voyage, à leurs frais du reste, comme Cavalier, ce n'est pas tant pour découvrir des terres nouvelles, encore moins pour se livrer à la traite, que pour évangéliser les tribus sauvages. Le Rouennais, lui, n'a rien d'un mystique, ni d'un apôtre. Il a son idée; il poursuit son rêve, et la seule explication plausible que l'on puisse donner — car il n'est pas un lâche, ni un marchand — de son départ précipité, au lendemain de sa rencontre avec Jolliet, c'est que les Sulpiciens le gênent. A tort ou à raison, il ne croit pas pouvoir atteindre son but à moins d'être le seul maître d'une entreprise organisée. Ce sont ses propres plans qu'il veut mettre à exécution, n'ayant au surplus, comme il l'a maintes fois proclamé et comme toute sa carrière en témoigne, « d'autres attrait à la vie que l'honneur », même si cet honneur n'exclut pas l'ambition.

Encore faut-il — car il n'y a pas à compter sur le trésor public, et les voyages d'exploration coûtent cher, et l'ancien Jésuite est pauvre — trouver l'argent qui permettra de mener l'oeuvre à bonne fin. La traite seule peut y pourvoir, et l'on comprend que Cavalier s'y soit livré presque exclusivement, de l'automne 1669 à l'été 1670, alors que Nicolas Perrot le rencontra non loin des Calumets, « à la chasse avec Français et Iroquois ». Mais l'argent n'est pas tout; et, si loin que soit l'autorité civile, la prudence, sinon le respect, commande qu'aucun voyage de découverte ne soit entrepris hors de sa connaissance. A défaut d'aide pécuniaire, le gouverneur et l'intendant peuvent toujours donner une permission qui non seulement facilitera le départ, mais consacrera d'avance les succès possibles.

Talon, qui vient de rentrer à Québec, que préoccupe avant tout le peuplement de la colonie et qui ne cesse de réclamer des recrues entraînées à la culture du sol, ne se défend pas, en disciple de Colbert, de vouloir donner un empire à la France. Or, missionnaires, coureurs des bois et Sauvages lui ont parlé de ces rivières qui, dans le voisinage des « mers douces », coulent vers le sud ou le sud-ouest. Si l'une d'entre elles permettait de « trouver quelque jour l'ouverture au Mexique »? Pour le savoir, et d'accord avec Courcelles, il ne saurait mieux faire que d'accepter l'offre du sieur de La Salle, « qui a bien de la chaleur pour ces entreprises ».

Lorsque l'intendant annonce la bonne nouvelle à l'illustre commis de Louis XIV, Cavalier est déjà en route, et si, à deux reprises au moins, de l'automne 1670 au printemps 1673, l'explorateur revient au Mont-Réal, ce n'est qu'en passant, pour emprunter les fonds dont il a besoin, obtenir des avances en numéraire et en marchandises, escompter le crédit que lui vaut une première consécration officielle et les bénéfices que l'aventure lui rapportera. Le reste du temps, il parcourt le pays des Iroquois, reconnaît très probablement la vallée de l'Ohio, atteint même la rivière des Illinois. On dirait que, tel un prospecteur, il se contente d'étudier le terrain, d'observer et d'interroger, sans savoir exactement ce qu'il fera, ce qu'il trouvera, où il

s'arrêtera. Mais les premiers obstacles qu'il rencontre, les premières jalousies qu'il suscite, les premiers embarras financiers qu'il éprouve n'ont aucune prise sur sa volonté, n'entament en rien le rêve qu'il a fait de donner à sa patrie les richesses de l'ouest américain.

Pendant que Marquette et Jolliet, envoyés comme lui, par Talon, à la découverte de la "Grande Rivière", arrivent au Mississipi après avoir descendu le Wisconsin, La Salle se hâte de regagner Québec. S'il n'a rien fondé encore, s'il n'a pas, faute de ressources et d'autorité, marqué sa route de forts et de postes, comme il en a déjà l'intention et comme il le fera bientôt, il rapporte, de ses courses pénibles dans le vent, la pluie et la neige, sinon la conviction du moins une très forte présomption que le « Père de Eaux » se jette dans le golfe du Mexique et non dans celui de Californie. Qu'un protecteur puissant lui accorde sa confiance, et non seulement la vérité éclatera aux yeux de tous, mais l'empire français cessera d'être un rêve et l'on pourra, comme Talon l'a prévu, aller en canot du fleuve Saint-Laurent au golfe du Mexique. Ce protecteur, La Salle le rencontre, au printemps 1673, dans la personne de Louis de Buade, comte de Frontenac.

Dès la première entrevue, les deux hommes se sont compris. Du reste, ils sont bien faits pour s'entendre, l'un et l'autre ambitieux, fiers et entreprenants, audacieux et tenaces. Jusqu'à leur commune méfiance — pour ne pas dire plus — à l'endroit des Jésuites, qui donne à leurs entretiens le caractère d'un pacte d'alliance. Et de même qu'il n'y aura pas de revers assez grand, d'échec assez pénible, d'injustices assez criantes pour contraindre l'explorateur d'abandonner la partie, de même il n'y aura pas d'intrigue assez subtile ou de calomnie assez malicieuse pour faire perdre à La Salle la confiance et l'amitié du gouverneur.

Aussi bien, reprenant une idée de son prédécesseur Courcelles, Frontenac décide de construire un fort sur le lac Ontario, pour tenir les Iroquois en respect et fermer au commerce des pelleteries la route de New-York. La Salle suggère à cette fin l'embouchure de la rivière Cataracoui et le gouverneur lui confie la mission délicate de préparer

les Sauvages à l'établissement prochain des Français. Quand c'est fait, quand Frontenac lui-même est venu rencontrer ses « enfants », il reste encore à obtenir la permission du roi. Cavelier, en qui son protecteur reconnaît « l'homme le plus capable de toutes sortes d'entreprises et de découvertes », s'embarque pour la France à l'automne 1674.

Car la partie n'est pas gagnée. Bien au contraire, l'entrée en scène du fougueux gouverneur et la protection officielle dont se réclame La Salle opèrent comme par magie l'union des adversaires du projet. Et le moment où le Rouennais va enfin pouvoir commencer à bâtir, où son action se précise, le moment où il n'est plus permis d'hésiter est également celui qui marque le début des années les plus dures et les plus tragiques dans la vie de l'explorateur. La bataille est engagée. D'un côté, les traitants qui redoutent de perdre les marchés de l'ouest, les Jésuites dont l'oeuvre apostolique risque apparemment d'être compromise, tous ceux qui reprochent à Cavelier d'être hautain, rude, autoritaire et auxquels se joindront les créanciers remuants; de l'autre, un homme de trente et un ans qui n'a pas le sou, qui n'a rien d'un mystique, mais qui a résolu de descendre jusqu'au golfe du Mexique, de rallier à la France les tribus de l'Ohio et du Mississipi, d'étendre jusqu'aux limites du possible les frontières de la colonie dont il a fait sa seconde patrie. On le traite de fou et d'imposteur, d'aventurier et de mercanti; on l'accuse d'être brutal et fantasque. Un peu plus, et ni Colbert ni Louis XIV ne le recevraient au cours de ce premier voyage à Paris. Mais La Salle sait plaider une cause; il est non seulement tenace, mais acharné; et, cette fois encore, comme toutes les autres fois, il impose ses vues. Lorsqu'il revient à Québec, il rapporte des lettres de noblesse et l'autorisation écrite de construire un fort qui prendra le nom de son protecteur. Mais ce fort Frontenac n'est qu'un point de départ, un tremplin d'où La Salle s'élancera pour explorer la région du Mississipi, jalonner sa route de postes, trouver le chemin du Mexique, ouvrir les terres du sud à la colonisation et au peuplement. S'il n'eût désiré que la richesse, il lui eût suffi de rester à Frontenac et de se livrer à la traite. Car il n'a pas d'argent; bien

plus, lorsqu'il a obtenu de Colbert, en 1678, la permission d'explorer le pays qu'arrose le « Père des Eaux » et de bâtir des forts, il assume personnellement les risques financiers de l'entreprise. Il emprunte donc, signe des billets promissoires, contracte de lourdes dettes. Quand il croit pouvoir se libérer, le *Griffon*, qu'il a fait construire tout près de Niagara et qu'il a lui-même conduit jusqu'au poste de Michillimakinac, disparaît mystérieusement avec une précieuse cargaison de pelletteries; ou bien, un autre navire, venu de France avec des provisions abondantes, fait naufrage dans le golfe Saint-Laurent. Alors, les créanciers s'agitent. La Salle, qui avance lentement et péniblement vers le Mississipi, élève des forts, apaise les tribus, lutte contre le froid, le poison, la maladie, la désertion, La Salle, qui n'abandonne aucun de ses compagnons lorsque ceux-ci sont en danger, comme ce fut le cas du fidèle Tonti à la main de fer ou de Prud'homme, revient en hâte à Frontenac et au Mont-Réal. Il plaide encore, il plaide toujours. Et, quand il est de retour au pays des Illinois, c'est pour apprendre qu'un de ses postes a été détruit ou pillé, que ses hommes ont déserté, que ses alliés ont été massacrés. Là où il n'est pas, quelque puissance mystérieuse s'acharne, semble-t-il, à défaire son oeuvre; et tout est toujours à recommencer. Qu'importe! l'homme au manteau rouge brodé d'or, qui sait, comme personne, parler aux Sauvages, et qu'on excuserait à moins d'avoir ses moments de colère, ne cède pas au découragement, ni à la haine. A peine, ici et là, une plainte, écho de son âme blessée, en réponse à une calomnie ou à une injustice dont l'annonce lui parvient pendant qu'il s'attache une tribu de Sauvages, qu'il réconcilie des adversaires, punit des coupables, remonte les courages ou s'apprête à reprendre sa marche vers le sud. Car, chez lui, la détermination d'atteindre au but n'égale que le désir bien légitime de se justifier par le succès.

C'est ainsi qu'un jour d'avril 1682, après huit ans d'efforts surhumains, suffisants pour épuiser plusieurs vies, après huit ans de luttes et de déboires, après huit ans de courses incessantes, les passes du Mississipi s'offrent au regard de Cavalier de La Salle et de ses com-

pagnons. La route a été longue et pénible; mais, dans la lumière et la chaleur du printemps nouveau qui baignent les bayous, pendant que des oiseaux inconnus volent entre les cyprès et que les alligators glissent au fil de l'eau, l'âme des conquérants n'a jamais été aussi légère. C'est bien le golfe du Mexique qui s'ouvre là, tout près, large et bleu, par où, afin de couronner l'oeuvre, il ne faudra pas tarder à revenir. Car, cette Louisiane maintenant française, dont le chant du *Te Deum* et la plume d'un notaire ont marqué la prise de possession, cette Louisiane, qui s'étend des Alléghanies aux Rocheuses, des sources du Missouri à la mer, qui empêchera désormais de la peupler, d'en cultiver le sol, d'en exploiter les richesses?

A Québec, le faible La Barre a remplacé Frontenac. Il ne croit pas la nouvelle que La Salle, de retour à Michillimakinac, en septembre 1683, lui fait aussitôt porter par ses hommes. Dans l'esprit du gouverneur, aisément circonvenu par les ennemis de Cavelier, le récit qu'il entend est une autre imposture. Plus de doute possible: le Rouennais est devenu fou et la prudence commande d'en avertir Seignelay qui vient de recueillir la lourde succession de Colbert. En attendant, et pour rassurer les détenteurs de billets promissoires, rien de plus simple que de saisir les biens de l'absent, y compris la seigneurie du fort Frontenac.

La Salle n'est tout de même pas homme à abandonner la partie à l'heure précise où le succès couronne ses efforts. Il gagne rapidement Montréal et Québec. S'il a tout perdu, il lui reste encore sa foi qui lui inspire cette éloquence persuasive dont il s'est déjà servi avec tant de bonheur. Mais, à Versailles, le roi lui-même, sans nier la découverte, ne pense pas qu'elle soit utile. Sans doute, Louis XIV ne tarde pas à reconnaître la conduite injuste de La Barre qu'il réprimande sévèrement et qu'il oblige à remettre sur-le-champ les biens confisqués. Pour le reste, l'explorateur doit recommencer une fois de plus sa démonstration. Tel est l'objet de son mémoire à Seignelay, où il reprend, pour une dernière plaidoirie, chacun des arguments, chacune des raisons qui avaient convaincu Frontenac et Colbert. Il en trouve d'au-

tres, puisque, depuis ses premières démarches, depuis son voyage de 1678, la preuve est maintenant faite qu'on peut aller par eau de Québec à l'embouchure du Mississipi, puisque le cours entier du fleuve Colbert a été exploré, puisque cette vaste région de l'ouest américain est désormais intégrée au domaine de la France impériale. Que reste-t-il à entreprendre! L'établissement d'une colonie à l'embouchure de la « Grande-Rivière » qu'une expédition préparée avec soin atteindra par voie de la mer; et quand ce sera fait, quand la Nouvelle-France se trouvera ainsi dégagée, sera devenue accessible par le sud, opérer la conquête de la Nouvelle-France et du Mexique.

Le titre de vice-roi de l'Amérique Septentrionale, une avance de fonds, quatre navires chargés d'armes, de vivres, d'outils et de matériaux, et commandés par le capitaine de Beaujeu, sont la réponse de Louis XIV et de Seignelay. Après quatre mois consacrés aux préparatifs, au recrutement des équipages et des futurs colons, quatre mois pendant lesquels il lui faut encore détruire des objections, dissiper des doutes, déjouer des manoeuvres hostiles, La Salle peut enfin donner l'ordre du départ. Le 24 juillet 1684, toutes voiles dehors, la flottille s'éloigne de La Rochelle et cingle vers l'archipel des Caraïbes. Six mois plus tard, lorsque les Français décident de mettre pied sur les rives de la baie Saint-Louis ou Matagorda, il ne reste que deux navires sur quatre; en cours de route, les Espagnols en ont pris un, le deuxième s'est échoué, et, bientôt, un troisième fera naufrage. Qui plus est, l'explorateur et le marin ne s'entendent pas. Est-ce la fatigue physique qui commence à dominer sa force morale, est-ce la maladie qui l'a frappé à Saint-Domingue, est-ce la déception d'avoir dépassé, par erreur de calcul ou autrement, l'embouchure tant cherchée? C'est sans doute tout cela à la fois qui donne au caractère de La Salle une aigreur poussée à l'extrême, accentue sa hauteur dédaigneuse et son inflexible rigueur. La mésentente profonde, qui règne depuis le départ, entre de Beaujeu et lui, n'est certes pas étrangère à l'état général des esprits, et rien d'étonnant que la navigation conduite au petit bonheur, dans le golfe du Mexique, ait mené ce qui reste de la flottille

au delà du Mississipi. Déjà, la maladie, la désertion, les pièges tendus par les Indiens ont éclairci les rangs. Découragé, de Beaujeu rentre en France. A la fin de 1684, le vice-roi n'a plus que trente-six compagnons. De semaine en semaine, d'un départ à l'autre, le réseau des haines ne fait que se resserrer autour de lui. Renoncera-t-il à atteindre les bouches du fleuve Colbert? A deux reprises, bravant les tribus pillardes et hostiles, les marais pestilentiels et les moustiques, il part à la découverte; mais, chaque fois, il revient au fort Saint-Louis sans avoir rien trouvé, sans se douter que le fidèle Tonti, pendant ce temps-là, s'est mis en route pour lui porter secours.

Le 12 janvier 1687, à la tête des derniers survivants qui se résignent, en désespoir de cause, à tenter un effort suprême, La Salle décide de gagner à pied la Nouvelle-France. La petite troupe s'avance à travers champs et marécages. Après deux mois de marche, elle est encore à des milles et des milles du Mississipi. Un jour, le 15 mars, Cavelier commande à sept de ses hommes d'aller quérir des provisions dans l'une des « caches » qu'il a faites au cours de voyages antérieurs. Comme aucun n'est de retour le 19, il s'élançe à la poursuite des déserteurs. Ceux-ci, qui ne sont pas allés bien loin et qui ont tué deux de leurs compagnons, reconnaissent sans peine le chef à sa forte stature et à son manteau rouge. Dissimulés dans les hautes herbes, ils le laissent s'approcher. Deux coups de pistolet déchirent l'air; frappé à la tête, La Salle s'écroule sans un cri. Mais le meurtre ne suffit pas aux conjurés qui y ajoutent l'insulte. Dépouillé de ses vêtements, roulé dans les herbes, le corps du héros restera sans sépulture, sera la proie des bêtes sauvages. L'ombre et le silence l'entoureront, comme ils envelopperont les bouches mystérieuses de la « Grande Rivière » jusqu'au jour où un autre héros, digne lui aussi des héros de Corneille, Pierre Le Moyne d'Iberville, y ramènera la croix et les lis.

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Jean Bruchési', with a long, sweeping underline that extends to the left and then curves back under the signature.